

lecture, un peu de musique coupait la soirée ; on se couchait tranquille, et l'on pouvait jeter sur la journée un regard à la Titus.

Nous avons changé cela ; le progrès moderne nous dégoûte du travail : à quoi bon coudre, *taconner*, tricoter, broder ? C'était bon au temps de Pénélope et de la reine Berthe ! Qui se soucie des produits de notre aiguille, puisque la première boutique venue offrira des œuvres plus parfaites, à des prix dérisoires ? Cela n'est que trop vrai ; les habitudes actuelles du commerce ont bien changé la condition féminine, et pourtant, quoi qu'on fasse, quoi qu'on invente, la loi du travail n'en existe pas moins. Nous ne pouvons tenir la varlope ni le rabot, ni le marteau, ni la pioche ; l'aiguille est notre outil, et malheur à nous si nous la laissons rouiller. Le travail un peu grossier pour les pauvres, le travail plus achevé pour l'église, pour les missions lointaines, doit occuper les femmes riches. L'oisiveté est une laide chose.

Sur la nécessité de la religion. — *Ce que dit le Président Roosevelt :*

Je ne conçois pas un citoyen ayant tant soit peu le sentiment du patriotisme et se refusant à apprécier l'absolue nécessité de la religion pour le bien-être du pays.

Si les progrès de l'Église n'avaient pas été en rapport constant avec ceux de nos villes et de nos villages, nous ne formerions pas aujourd'hui une nation, car notre pays ne serait pas un séjour convenable pour les hommes civilisés.

Notre prospérité doit servir simplement à édifier la vie spirituelle de la nation. Quoique laïque et non autorisé, par conséquent, à examiner les questions du dogme, je tiens à faire ressortir l'importance de l'enseignement religieux.

---